

Je n'aime pas les funérailles (qui les aime?), mais c'est un ancien copain d'école qui m'invite, je dois y aller. Nous sommes habitués aux décès, surtout parmi les dirigeants au pouvoir (puissent-ils mourir tous!) : au début des années quatre-vingt, nous autres, étudiants de l'école de médecine, étions régulièrement mobilisés pour exprimer le deuil national – tantôt à la mémoire de Kossyguine et Souslov, tantôt à celle du maréchal Gretchko ; j'ai déjà oublié la chronologie, je confonds les gus. Mais à cette époque, à dire vrai, c'était presque amusant : les autres citoyens, qu'il pleuve ou qu'il vente, agitaient leurs drapeaux le long de l'avenue Lénine – Gustáv Husák venait de voler jusqu'à eux, quel bonheur ! – tandis que nous, nous passions un quart d'heure debout, la mine désolée, à écouter du Chopin ou du Tchaïkovski dans la Salle des colonnes de la Maison des syndicats, après quoi nous étions libres ; nous devions éviter les inconvenances, les gaffes et les éclats de rire. Les défunts défilaient par cohorte, parfois plusieurs par semestre, aussi avions-nous pris nos habitudes : sur le chemin de la Maison des syndicats, nous entrions soit dans un petit restau de chachliks rue Herzen, près du Conservatoire (j'aime toujours m'y arrêter), soit dans un café en face du Kremlin (où se dresse aujourd'hui l'atroce monument à Vladimir le Grand) soit dans un autre endroit

encore dont je ne me souviens plus. Lors de la cérémonie des adieux au camarade Arvīds Pelše, notre bande s'est fait virer : donnant libre cours à nos émotions, nous avons un peu trop célébré la mémoire du défunt. Mais rien de grave : il fut enterré sans nous.

Cependant, il n'est pas là question de Pelše ni de notre sottise jeunesse soviétique et de ses divertissements monotones, mais de Sacha Levant, mon ancien copain. Nous nous connaissons depuis l'école, depuis nos douze ans, et bien que nous soyons restés longtemps sans nous voir, il me tient pour un ami, autrement il ne m'aurait pas convié aux funérailles de sa mère, Maria Ilinitchna.

Sa mort m'a sidéré, mais seulement dans la mesure où j'ignorais qu'elle fût encore en vie. La qualité d'une vie vécue se jauge en premier lieu au nombre de personnes venues dire adieu au défunt (de leur plein gré, les funérailles de dirigeants ne comptent pas) mais la mère de Sacha, je ne plaisante pas, avait cent un ans. À pareil âge, on n'a plus ni collègues ni amies encore en vie. Ce qu'on a, c'est la morgue de l'hôpital municipal, le salon funéraire, le prêtre qui marmonne, presque inaudible, et puis Sacha et moi, un cierge à la main. Sacha, de temps à autre, exécute un signe de croix (c'est nouveau chez lui), je regarde surtout par terre, tout en pétrissant la cire entre mes doigts. Que dire de plus ? Tout le monde a eu l'occasion d'assister à ce genre de cérémonie : la vieille dame est morte, les fleurs sont mortes, tout est mort. Le prêtre – deux fois plus jeune que nous, mais un demi-mort lui aussi – se fend soudain d'un discours d'une bonne dizaine de minutes. À l'entendre, Maria Ilinitchna serait morte parce que Sacha et moi n'allons que trop rarement à l'église. Difficile de le contredire, mais comment me le reprocher ? Je ne suis pas baptisé, je ne suis pas croyant, je consacre ma vie à mon travail de psychiatre à l'hôpital Kachtchtenko, j'en ai vu de toutes les couleurs et je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Sacha m'a soufflé à

l'oreille, à propos du pope : « Quel potentiel didactique inexploité ! » Bon, on s'en fiche.

Toute la famille et les amis prennent place dans l'autobus où nous avons aussi chargé le cercueil, aidés par les employés de la morgue. « Ne nous dites pas au revoir ! » Tu parles d'anges de la mort ! Rassurez-vous, je connais l'étiquette. Ce que j'ignorais, c'est que la défunte fût une Juive baptisée. Je pose la question à Sacha. « Non, dit-il, ma mère est russe¹, née Kotova. Le nom de son premier époux (le père biologique de Sacha) est Goussev. Levant, c'est celui de son second mari. » Ça alors ! moi qui croyais Sacha à moitié juif ! Maria Ilinitchna ressemblait beaucoup à une Juive. Beaucoup de gens des milieux culturels acquièrent un type sémite avec les ans, or la mère de Sacha était déjà passablement âgée quand nous étions jeunes. J'ai les idées larges et libérales, mais je ne puis ignorer la question de la nationalité. Il en a toujours été ainsi depuis mon enfance : tu peux être un triple génie, tu ne seras admis nulle part si la nationalité de tes parents est indiquée dans le registre scolaire, et du reste même le mot « juif » est comme inconvenant. Alors, qu'on le veuille ou non, on finit par s'intéresser au sujet.

Inutile de décrire le crématorium et son luxe minable : ceux qui n'ont jamais vu ça n'ont rien perdu : bientôt toute la ville de Moscou aura droit à ce genre de splendeur.

Et nous voilà fonçant à bord d'un taxi : débarrassés de la défunte, vite, plus vite, au restaurant de la rue Piatnitskaïa ! On veut se sentir vivant, boire, manger, parler, bouger. J'essaie de dissimuler mon soulagement à Sacha, mais, à mon avis, lui non plus n'a pas l'intention d'afficher son deuil. Je le regarde : Sacha, comme on dit, a de la gueule : même s'il a

1. On opère toujours aujourd'hui en Fédération de Russie, une distinction entre citoyenneté et nationalité. On peut être ainsi de citoyenneté russe, mais de nationalité juive, tatar ou tchouktche.

les cheveux à moitié blancs, il reste beau. Je ne suis pas doué pour décrire le physique, je ne me souviens pas de la couleur des yeux de mes femmes ni de mes enfants, en revanche je me rappelle un autre détail : l'écriture de Sacha, par exemple, il écrivait de la main gauche (à l'époque c'était inhabituel, on forçait les gauchers à écrire de la main droite), très vite, d'une écriture petite et régulière, presque en script, comme exprès pour qu'il fût plus commode aux autres de copier sur lui – il le permettait. D'excellentes notes dans toutes les matières (s'il avait été membre du Komsomol, il eût reçu une médaille), des dispositions pour les sciences exactes – pas géniales, mais très, très bonnes : il devait donc envisager la Faculté de mécanique et de mathématiques de l'université de Moscou.

Dans notre lycée, en ces années-là, existait une sorte de sport national, c'est-à-dire typiquement juif : d'abord tenter sa chance à l'université de Moscou ou dans les établissements similaires comme le MIPhI ou, disons, le MPhTI¹ (les examens d'entrée y avaient lieu plus tôt, début juillet), et ensuite tenter une école où les gens comme nous, s'ils n'étaient guère les bienvenus, étaient en général, acceptés. « Certes, vous n'y serez pas pris mais vous devez au moins les faire suer », aimait à répéter notre professeur de mathématiques spéciales. Plus tard, jugé pour propagande antisoviétique, il écopa de la peine maximale : sept ans de camp plus cinq d'exil. Briguer les facs où l'on ne voulait pas de vous (à la faculté de mécanique et de mathématiques, on se faisait bouler avec une particulière cruauté) était considéré comme normal, peu de gens se permettaient d'être fiers dans les années soixante-dix.

Et voilà donc un garçon aux cheveux frisés, intelligent, assis en face d'examineurs antisémites qui lui balancent

1. MIPhI : Institut d'ingénierie physique de Moscou ; MPhTI : Institut de physique et de technologie de Moscou (également connu sous le nom de Phystech).

problème sur problème, tirés des annales de toutes les olympiades, nationales et internationales ; le gosse sait les résoudre (si nombreux fussent-ils, ces problèmes revenaient souvent ; au printemps les murs de l'école s'en trouvaient tapissés : « Regardez, les enfants, ce qui a été posé l'année dernière aux oraux de l'université »). À l'extérieur de la fac, parents et professeurs attendaient pour aider à faire appel – tout recours devait être formé dans la journée, rarement couronnés de succès ils restaient une bonne source de tracas pour les examinateurs – d'autres, comme moi, venaient juste pour jeter un coup d'œil et encourager les copains.

Avec mon profil, la voie vers les mathématiques m'était interdite – pas à cause du « cinquième alinéa » de mon passeport, indiquant mes origines, en tout cas pas seulement. « Ne déshonore pas notre nation » – personne ne me le disait aussi franchement, mais c'était clair sans qu'il fût besoin de parler. Survenaient cependant des incidents amusants : je me souviens du désarroi d'un garçon aux cheveux noirs, de la classe au-dessus de la nôtre, qui parcourait pour la troisième fois la liste des admis sans y trouver son nom. Il en avait les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix :

« Mais je ne suis pas Juif !

— Allez, vieux, on compatit ! Les apparences sont trompeuses. On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs !

— Je vais aller voir Lev Semionovitch ! gémit-il. Lev Semionovitch a le flair pour reconnaître les Juifs.

— Et c'est qui, ce Lev Semionovitch ?

— Lev Semionovitch Pontriaguine, un membre de l'Académie, un grand mathématicien : topologie algébrique, calcul des variations, vous n'en avez pas entendu parler ? »

Était-ce parce qu'il était aveugle depuis l'enfance, qu'il jouissait d'un odorat si développé ? L'homme en tout cas était exceptionnel à tout point de vue : le garçon en question fut admis à la fac.

Non, Sacha ne fut pas reçu l'université d'État de Moscou, il n'essaya même pas. Il n'avait pas eu le temps d'envoyer son dossier, il avait paumé son passeport, disait-il, mais nous avions du mal à le croire. À présent, à la lumière de ce qu'il venait de dire de Maria Ilinitchna, je découvrais qu'il était par le sang un croisement entre un Goussev et une Kotova. Qui aurait pu le penser ? Alexandre Iakovlevitch Levant, enregistré comme Juif, n'était pas juif ! Ça devait être un cas unique au monde ! Surtout qu'il ressemblait à un Juif. Je n'en revenais pas : pourquoi n'avait-il rien dit à l'époque ? Il aurait pu, lui aussi, aller voir ce Lev Semionovitch. Mais certes, tout le monde n'apprécie pas d'être reniflé par un académicien.

Sacha a fini par terminer ses études dans un vague établissement d'enseignement supérieur dont le seul avantage était de disposer d'un département de formation militaire qui évitait à ses étudiants d'être appelés sous les drapeaux. Il y a appris plusieurs langues : l'anglais, l'allemand, même le latin, semble-t-il. Il a gagné un temps sa vie avec des traductions¹. Cependant ce n'était pas l'esprit du temps qui l'animait, c'était... je ne saurais dire quoi. Tout le monde ne le voyait pas, mais moi oui. Il n'y avait pas assez de passion en lui, sans doute, mais aucun d'entre nous n'avait de passion, à l'exception du professeur de maths évoqué plus haut. L'expérience de la vie en URSS n'était utile que pour vivre en URSS : certes, nous avons appris beaucoup de choses peu flatteuses sur nous-mêmes et sur les hommes en général, mais à quoi nous servaient ces connaissances ?

Je me rappelle la tête que tira notre prof d'histoire et d'instruction civique, une idiote imbibée d'idéologie, quand Sacha, quatorze ans, lui eut dit qu'il n'y avait pas d'anthropologie dans le marxisme. On n'essaya même pas de savoir ce

1. Le métier de traducteur était, en URSS, non seulement bien rémunéré mais bien considéré. (N.D.T.)

qu'il voulait dire : on s'en foutait du marxisme, qui prenait ces conneries au sérieux? Et pour en finir avec la question de la nationalité : si un Juif se comporte avec dignité, c'est forcément dans un esprit de défi, on nous le reproche souvent. Voilà ce qui manquait à mon ami : l'esprit de défi. Maintenant on comprend pourquoi.

Nous avons commandé à manger, nous avons bu – à la claire mémoire de Maria Ilinitchna. Sacha boit peu, moins que moi, et n'aime pas les gros mots – ce qui complique aussi un peu la communication. À propos de boire, il était écrit dans ma fiche de renseignement scolaire : « Subit l'influence de camarades plus forts. » Ça paraît stupide : qui ne subit pas d'influence? Mais dans cette langue soviétique, cela signifiait : il fume et il boit, au minimum. Pour entrer en médecine, cependant, personne n'y prêta attention, et je fus admis.

J'apprends que Sacha, en toute fin de terminale, s'est fait baptiser, sans en parler à aucun d'entre nous. La question, bien sûr, manque de tact, mais quelle mouche l'avait piqué? Avait-il trop lu Boulgakov et son *Maître et Marguerite*, trop écouté de Lloyd Webber? (À cette époque nous avions tous vu et entendu *Jesus Christ Superstar*, avec ses jolies femmes, ses Noirs vifs et souples, ses Blancs un peu hippies : une vraie fenêtre sur le monde non soviétique, le monde libre.) Sacha secoue la tête : m'en parle pas! Il avait informé sa mère de son récent baptême. Elle avait réagi d'une manière inattendue : « Mais quel idiot! » Dans sa prime enfance, Sacha avait déjà été baptisé deux fois, en cachette, sur l'initiative de ses nounous, des femmes de la campagne. Toutes deux l'avaient avoué plus tard à Maria Ilinitchna. Un Levant par trois fois baptisé, il y avait de quoi perdre la tête.

Nous avons mangé avec grand appétit, sans oublier, cependant, pourquoi nous étions réunis. Sacha m'a un peu parlé de sa mère, m'a montré des photos. Oui, c'était une belle femme

en sa jeunesse, son visage était russe en effet, aristocratique même, dirais-je. Quant à sa biographie, elle était héroïque, surtout en ses débuts.

En voici un épisode : elle a trente ans, elle quitte Leníngrad en avion au plus fort du blocus. On la renvoie régulièrement là-bas pour préparer l'évacuation d'une usine ou d'un institut scientifique. Dans l'avion, bien sûr militaire, il n'y a qu'elle et une dizaine d'hommes. Tirs de canons antiaériens, l'avion est ballotté en tous sens, l'un des soldats craque. Après l'atterrissage, pris d'affolement il se met à courir – vers le côté allemand. Un des compagnons de Maria Ilínitchna sort un pistolet et abat le paniqueur. Elle, comme si de rien n'était, ne bronche pas, prête à de nouvelles missions.

Tout au long de la guerre, raconte Sacha, sa mère a fumé du tabac mêlé de haschisch, pour pouvoir travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour éviter de se détendre, de s'endormir. (C'est étrange, le haschisch permet au contraire de se relâcher. Mais c'est ce qu'il a retenu.) Elle a passé des journées entières à la gare de Sverdlovsk, un revolver non chargé dans une poche, un papier dans l'autre : une autorisation de prélever à son gré les matériaux de construction transportés par les convois de passage. À telle date, les évacués devaient avoir terminé de construire une usine, *ex nihilo*, et ladite usine devait fabriquer des obus. S'il y avait des obus, Maria Ilínitchna recevait l'ordre du Drapeau rouge du Travail, s'il n'y en avait pas, inutile d'expliquer ce qui se passerait : c'est ainsi que l'économie fonctionnait. De toute évidence, l'usine fut achevée dans les temps, autrement Sacha ne serait pas né.

Dans les années cinquante, Maria Ilínitchna avait travaillé en Allemagne de l'Est – d'où sa bonne connaissance de la langue allemande et la présence chez elle de meubles lourds et anciens. Elle y avait eu une liaison qu'elle pensait éphémère avec un homme nommé Goussev, qui travaillait dans son service. Goussev, cependant, était sérieusement épris, au

point qu'il écrivit une lettre qui les dénonçait tous deux, lui et sa bien-aimée : liaison extraconjugale et patati, et patata, genre de relation inacceptable pour des employés soviétiques, surtout à l'étranger. Manière curieuse de demander une femme en mariage, que je ne connaissais pas. C'étaient plutôt les femmes trompées qui se plaisaient à rédiger des rapports sur leurs maris au comité local.

Malgré tout, sa mère se souvenait de ces années comme des meilleures de son existence. La vie en Allemagne de l'Est était relativement prospère, pas comme en Allemagne de l'Ouest. Il y avait les bons Allemands, ceux de l'Est, qui étaient tombés aux mains des mauvais Allemands durant un certain temps. Puis les Russes étaient venus et les avaient libérés. Fin de l'histoire.

Cependant, son mariage avec un subordonné, sa grossesse et, surtout, son rapide divorce (pour une communiste, le divorce était pire que le concubinage) avaient mis un terme à l'avancement de sa carrière. Des ministères, des comités, des missions – mais pas plus loin que les républiques baltes –, puis tout s'était achevé par une retraite complémentaire. En outre, dans les années soixante, elle était devenue une Levant – à quel avancement peut-on dès lors prétendre ? Au fil des ans, elle s'était permis de plus en plus de libertés. C'était une femme qui aimait les grands gestes : un jour, par exemple, au milieu d'une dispute avec son mari auquel elle voulait prouver qu'on traitait chez nous les Juifs comme les autres, elle raya le mot « Russe » dans son passeport pour écrire « Juive » à côté. « Tiens, regarde ! Et je n'aurai aucun problème. » Elle vécut avec ce passeport pendant plusieurs années.

Et pas de souvenir émouvant ? C'est un repas de funérailles, après tout. Sacha réfléchit.

« Maman savait éternuer volontairement. Avant de quitter ses hôtes, surtout ceux qui n'étaient pas des plus agréables, elle annonçait à la cantonade : "Je vais éternuer !", se réfugiait dans une pièce éloignée et éternuait une trentaine de fois de suite. »